**La littérature à l’estomac**

 Entre mon gîte et la Bibliothèque nationale, je suis souvent saisie d’une fringale irrépressible. On a beau dire, les nourritures intellectuelles ne sauraient remplacer le boire et le manger. Quand le corps crie famine et que les leitmotivs de la faim surgissent continûment, ce n’est pas la lecture ni de Racine, ni de La Fontaine, ni de Chateaubriand qui peut apaiser une poche stomacale rendue exiguë par le jeûne et l’abstinence.

 Quel martyre que de devoir, à jeun, lire les récits d’agapes excellemment arrosées ! Les festins littéraires font saliver les futurs agrégés sans le sou. Je me rappelle les goûters de mon enfance, quand mon père me rangeait parmi les fanatiques de la fourchette et les sybarites. Puis le temps des vaches maigres est arrivé.

 Aujourd’hui, je suis parfois si obsédée par la faim que, penchée sur les trésors de la Bibliothèque nationale, je les confonds avec ceux de la gastronomie : manuscrits médiévaux et fricandeaux, palimpsestes et courts-bouillons, in-folio et sot-l’y-laisse, incunables et pets-de-nonne, petits livres et petits-beurre. Ecrirai-je un jour l’autobiographie qui, dût-il m’en coûter, retracera la route qu’on m’avait assuré être la plus facile, racontera la vie d’une jeune fille qui s’est tantôt cherchée, tantôt fuie, qui eût aimé s’empiffrer, qui s’est défendu de souffrir, qui s’est révoltée, et dont les privations ont exhaussé l’âme ?